

LÉGENDE

LE TROU AUX FÉES

Entre le village de Loire et Saint-Romain en Gal, vivait, au temps du roi Jean, la belle Corisandre de la Tour.

La pauvre fille avait tellement pleuré depuis la mort du seigneur, son père, que ses beaux yeux noirs étaient devenus gris.

Elle passait des journées entières à rêver à la fenêtre ogivale de sa chambre, d'où elle apercevait le Rhône roulant ses ondes d'émeraude.

Elle était riche, très riche ! la belle Corisandre, mais que faire de la fortune quand on est seule et qu'on est belle, comme l'était Corisandre de la Tour.

Tous ses domestiques, dépérissants de chagrin et d'ennui, l'avaient quittée, et elle était restée seule dans son vieux château aux murailles noircies par le temps et les intempéries des saisons.

Le vieux castel de la Tour s'élevait sur un rocher noir et aigu, en apparence inaccessible.

On y parvenait cependant par un escalier taillé dans le roc, à moitié envahi par les ronces et les mûriers sauvages.

J'ai oublié de dire que Corisandre avait encore à son service une vieille gouvernante, quinquante et revêche, la seule qui eût voulu rester avec elle, et un maigre chat noir aux yeux jaunes et phosphorescents.

La vieille se nommait Lisbeth et le chat le Puch, ce qui voulait dire "la montagne."

Lisbeth et le Puch avaient des allures singulières. On les rencontrait quelquefois à la brume dans les chemins déserts.

Les paysans assez hardis pour les regarder en face s'apercevaient que la vieille avait deux cornes sur la tête et le chat deux charbons ardents en place d'yeux.

C'était un groupe effrayant ; la forme anguleuse et maigre de Lisbeth se profilait dans le crépuscule en faisant des gestes bizarres, tandis que le Puch paraissait un animal étrange. Il était ordinairement sur les épaules de la vieille et faisait le gros dos.

La belle Corisandre ne regardait jamais ni la vieille, ni le chat, ni la campagne, ni le château ; ses beaux yeux étaient toujours gonflés de larmes ; elle se lamentait et gémissait sans cesse sur son triste sort.

Sa mère était morte, son père était mort, ses valets avaient fui et elle était restée seule.

Elle n'avait rien pour la distraire. Ni les joyeuses sonneries du cor, ni les aboiements d'une meute, ni les lectures du vieux chapelain ; elle n'avait même plus de métier à tapisserie pour ses doigts mignons et frêles.

La fortune de ses aïeux dormait dans les souterrains du castel, qui commençaient à tomber en ruine.

La charmante fille du vieux baron de la Tour ne savait même plus jouer de la cythère dont elle égayait auparavant les échos d'alentour.

Regrettait-elle encore son père, le vieux guerrier, mort depuis longtemps et qu'elle n'avait vu que rarement ? Regrettait-elle les meutes et les chasses joyeuses ? Pleurait-elle sur son abandon ?... Hélas, depuis longtemps elle consumait sa vie dans la prière et dans les larmes...

A deux lieues du vieux castel de la Tour, par delà ce rocher qui dresse son front noir vers le ciel, par delà ce manoir gigantesque qui tombe en ruine, existait une modeste chaumière édifiée avec les restes du magnifique palais romain de Mireau.

C'était là que Jehan demeurait avec sa vieille mère, qui passait la journée à tourner son rouet et à écouter mugir la bise dans les bois de chênes qui noircissaient la montagne.

Jehan était un charmant adolescent aux yeux bleus et aux cheveux soyeux couleur de lin ; le teint des roses et des lys était sur son visage d'enfant.

Corisandre l'aimait, et il aimait Corisandre.

Mais ni l'un ni l'autre n'osait l'avouer car ils ne s'étaient jamais adressé la parole, et le regard timide du petit page n'avait jamais osé rencontrer celui de la belle fille.

Jehan était page chez le seigneur du pays, un bon vieillard qui n'exigeait de l'enfant que de doux services et le laissait avec sa vieille mère.

Jehan était pauvre, Corisandre était riche.

Ils s'étaient vus et aimés à l'insu l'un de l'autre.

Quand la châtelaine de la Tour voyait passer l'ami de son cœur, elle pleurait silencieusement, implorant en vain un regard que l'enfant ne pouvait pas lui rendre car il marchait toujours les yeux tournés vers la terre, comme une fleur penchée sur sa tige.

Il craignait d'être téméraire en portant les yeux sur Corisandre, lui, pauvre petit page ! l'amour lui brûlait le cœur et il regardait avec mélancolie couler le fleuve monotone de ses jours.

La vieille Lisbeth avait eu un regard diabolique la première fois qu'elle avait aperçu le jeune homme. Ses joues parcheminées avaient pris une rougeur furtive, et ses yeux verdâtres s'étaient soudain allumés ; le Puch s'était mis alors à gronder et la vieille avait repris sa placidité.

Lisbeth ne passait pas les nuits au castel ; dès que le crépuscule tombait, elle sortait furtivement avec son chat et ne rentrait qu'au matin.

Corisandre s'en était aperçu un jour et ne lui avait fait aucune réprimande.

Sans doute Lisbeth couchait dans les bruyères sauvages et les genêts épineux du ravin.

Les paysans assuraient l'avoir vue plusieurs fois au Virepène ce qui signifie le *Mont Désert*.

Il n'y avait pas d'endroit plus redouté dans le pays que le Virepène.

C'était un petit monticule près duquel se trouve de nos jours le village de Saint-Romain en Gal.

Ce monticule rocheux était nu et aride ; les gnomes et les farfadets venaient s'y ébattre le soir, tandis que des voix mélodieuses vibraient au loin dans les ombres de la nuit.

C'était derrière ce tumulus que se trouvait le trou aux Fées.

Malheur à celui qui passait près de ce coteau noirâtre !

Attiré par un charme mystérieux, il gravissait le mont et disparaissait dans le Trou aux Fées, un vaste bassin circulaire, plein d'une eau claire et limpide comme le cristal ; malgré la transparence de l'eau, le fond ne se voyait pas.

Passer près de ce puits le jour comme la nuit était mortel.

La pluie entretenait l'onde de ce bassin, dont l'eau était rendue limpide par le passage des Fées qui venaient s'y baigner dès que la nuit avait étendu ses ombres sur la nature.

Elles chantaient d'une voix si mélodieuse et si triste que les mariniers du fleuve oubliaient de gouverner leurs esquifs, et venaient se briser sur les rochers où ils trouvaient la mort.

Les hommes, émus par les chants de ces dangereuses sirènes, venaient se jeter dans leurs bras et ne reparaissent pas.

On disait qu'elles se repaissaient de leurs victimes.

C'était dans ce trou que la Fée aux yeux verts, la reine des Fées, venait se reposer chaque soir au milieu d'une ronde de farfadets, que l'on voyait voltiger en l'air comme des fils de la Vierge, au printemps.

La Fée aux yeux verts était une sylphide magnifique et ravissamment belle. Quand la lune brillait au ciel, on pouvait voir du bout de l'horizon la superbe nudité de la Fée aux yeux verts, qui se baignait, inondée de ses cheveux blonds.

Quoique l'épouse d'un génie, elle adorait les hommes, et bien des jeunes gens imprudents qui avaient écouté sa parole enchanteresse n'avaient pas reparu.

Les mères n'en parlaient qu'en se signant et priaient Dieu d'en préserver leurs fils...

Au lever du soleil, farfadets et fées disparaissaient. Le Virepène devenait désert et n'avait plus rien d'effrayant.

C'était un petit coteau couvert l'été d'une herbe courte et roussie de l'air le plus naturel du monde, l'hiver d'un blanc manteau de neige et de frimas, et cependant personne n'avait osé le gravir sans être à jamais perdu.

Du castel de la Tour, on l'apercevait à l'horizon, et Corisandre, bien des fois, quand la nuit était lumineuse, avait vu des ombres blanches, des gnomes et des fées.

Une de ces nuits, la belle fille de la Tour rêvait à la fenêtre. Elle songeait à Jehan, hélas ! comme toujours ! Son regard distrait se promenait machinalement du Virepène aux ruines du Mireau. Elle tressaillit soudain, entendant une voix lointaine dont le vent lui apportait les mystérieux accents : "Corisandre, Corisandre ! malheur à toi !... J'ai aimé quelquefois, mais sans obstacles... L'enfant blond aux yeux bleus est ton ami, Corisandre, je l'aime, Corisandre, malheur à toi !..."

La jeune fille, le front couvert d'une sueur froide, s'était évanouie...

Depuis quelque temps, la vieille Lisbeth était devenue d'un aspect atroce. Ses joues parcheminées s'étaient creusées et avaient bleui ; ses yeux lançaient des regards haineux où brillaient un feu sombre.

Elle ne parlait jamais à sa jeune maîtresse que fort rudement, elle faisait souffrir de toutes sortes de privations, négligeait son service, cassait tout, détruisait tout.

Le Puch roucoulait sans cesse.

Corisandre ne s'apercevait pas du changement d'humeur de sa vieille servante ; elle attachait trop peu d'importance et paraissait même avoir oublié toutes les exigences de la vie. Douce et bonne fille !...

Bien loin du fleuve aux ondes bouillonnantes, bien loin du vieux manoir où Corisandre pleure, voyez-vous par une nuit sans lune cet enfant haletant qui marche sur la route...

Devant lui, bien loin devant lui, une vieille femme courbée va rapidement comme un être fantastique.

Où vont-ils ?...

La vieille se retourne quelquefois pour regarder si l'adolescent la suit et ses yeux brillent comme deux charbons ardents.

Où vont-ils ?...

Ils franchissent le ruisseau, la plaine, les ruines et traversent les ombres noires des forêts de chênes.

Ils poursuivent au loin leur nocturne chemin jusqu'aux confins de la vallée.

Grand Dieu ! la vieille s'arrête et gravit le Virepène ! L'enfant s'arrête à son tour, saisi d'une indescriptible terreur.

Ses jambes fléchissent sous lui et une sueur froide mouille la racine de ses cheveux.

Il murmure en essayant de comprimer les battements précipités de son cœur :

—O Corisandre, ma bien aimée Corisandre !...

—Que dis-tu ! s'écrie la vieille Lisbeth qui se retourne, les yeux flamboyants.

Sa voix à un accent sinistre.

Elle continue lugubrement, pendant que la chouette glapit au loin :

—Jehan, Jehan, tu aimes Corisandre, et j'ai voulu te parler.

—Tu m'as suivi enfant, qu'as-tu fait !... faisait trembler le petit page.

—Enfant, je t'aime, entends-tu ?... Maintenant, tu es en mon pouvoir je t'aime, suis-moi...

L'adolescent détournait la tête avec horreur ; il voulait fuir, il ne put, une force invincible le clouait au sol.

Il regarda la vieille avec terreur.

Soudain, ô prodige ! Les formes anguleuses de Lisbeth s'arrondirent et blanchirent, ses deux yeux verts brillèrent comme des escarboucles et Jehan eut devant lui, dans la pénombre, une vision céleste.

C'était la reine des Fées...

L'enfant entendit une voix douce et harmonieuse qui lui murmura comme une harpe éolienne :

—Jehan, je t'aime, suis-moi !...

Un charme mystérieux entraîna le petit page ; il gravit le Virepène, les yeux toujours fixés sur la céleste vision.

Tout à coup une forme bondissante escalada le coteau, un murmure furieux s'éleva ; le petit page entendit, non plus la voix enchanteresse de la fée, mais bien la voix cassée de la vieille Lisbeth qui disait :

—Oh ! le Puch...

Le chat prit une tournure formidable. Il grandit, grandit encore, et eut bientôt une géante stature, un torse d'Hercule, des membres d'athlète.

On entendit une voix semblable au souffle d'une caverne :

—Ah ! rugissait-il.

Son bras d'Hercule se leva et s'abattit sur le groupe frêle que formaient l'enfant et la fée, mais soudain il jeta un cri de douleur.

Un jet de feu s'était échappé de la main de la Fée aux yeux verts et l'avait frappé au visage.

Le Puch, se rua sur elle ; une lutte d'un instant eut lieu, puis tout disparut ; l'enfant, la fée, le génie.

Dans les bois de chênes qui tapissent la montagne, la chouette faisait entendre son lugubre cri.

Quand la jeune aube se leva, Corisandre pleurait silencieusement la tête dans ses mains.

Une voix murmurait à son oreille :

—Corisandre, malheur à toi !...

On chercha partout le corps du malheureux Jehan ; on se doutait de ce qui avait pu lui arriver.

Un jour, en plein midi, des paysans se hasardèrent à gravir le Virepène.

Le corps du petit page était sur l'eau du Trou-aux-Fées ; cette eau était saumâtre et boueuse.

La mère de l'enfant pleura toutes les larmes de son corps, mais le pauvre petit n'était plus là pour la consoler.

Corisandre fut trouvée pendue à la traverse de sa fenêtre.

Elle dort, à côté de l'ami de son cœur, dans le pauvre cimetière du village, sous une touffe de bruyères sauvages.

Quant à la vieille Lisbeth, jamais on ne la revit. Le vieux castel de la Tour s'écroule sous le souffle des autans.

La nuit, des bruits étranges s'y font entendre ; des lueurs rouges courent dans les chambres inhabitées.

Le castel est visité par le Diable.

Pendant les nuits d'hiver, on entend encore au loin une voix lugubre qui répète sans cesse :

"Corisandre, Corisandre, malheur à toi !..."

Cette voix pleure ou mugit comme le vent qui siffle au travers des arbres ou les flots qui murmurent sur le rivage...

Personne n'ose plus habiter le castel de la Tour qui n'est connu dans le pays que sous le nom de maison du Diable...

De nos jours, le Trou-aux-Fées est un bassin circulaire rempli d'une eau verdâtre et croupie qui ne vient plus rendre limpide le passage des Fées.

Que la lune y jette ses rayons argentés ou que l'ombre y règne, on n'y voit plus ni fées, ni farfadets, tout s'est évanoui.

Au bord de l'ancienne route narbonnaise, la maison du Diable dresse encore ses vieux murs démantelés sur une roche crevassée et noirâtre qui menace ruine...

LÉON RIOTOR.